

Jean-Yves DUFOUR

AUTREMENT

Essai politique

Autoédition (TheBookEdition)

2022

Version 3 (janvier 2024)

Crédit photos :

F. Larvis
Monts du Cantal, 2016

<https://flarvis.wixsite.com/flarvis>

Je dédie ce livre à Vincent, Philippe, Julia, Pierre-Jean, Benjamin, Lucie, Michel, Sylvain, François-Marie, Claire, François, Yves-Éric, Paul et Florent, pour les nombreuses, passionnantes et passionnées discussions que nous avons eues ensemble ; à tous les militants qui m'ont fait le plaisir de leur amitié ; à Christophe Bentz et Pierre Meurin, anciens camarades et ex présidents des Jeunes pour la France qui viennent d'être élus députés ; et à la mémoire de Daria Douguina (1992-2022), étudiante brillante que j'avais eu le plaisir de rencontrer en 2013.

PRÉFACE

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours connu Jean-Yves comme quelqu'un de réaliste, ayant pour habitude de soumettre toute idée proposée à l'examen des faits ou à l'expérimentation avant de la valider. Ou bien d'en dérouler les implications et montrer son caractère *in fine* absurde avec un pragmatisme désarmant et l'humour, parfois caustique parfois désopilant, qui accompagne souvent ses conclusions. Une anecdote me revient alors que j'écris ces lignes. Nous étions en 1998, à l'heure des premières offres d'accès à Internet pour les particuliers en France. Les abonnements étaient encore chers et limités en temps. Je lui soumis l'idée suivante, ayant fait les calculs : recourir à la navigation rémunérée proposée aux internautes par certaines plateformes publicitaires afin de rentabiliser l'abonnement (il faut savoir que cela équivalait à passer une vingtaine d'heures par semaine sur la toile à une époque où l'offre de contenus était bien moins fournie qu'aujourd'hui). Et lui de répondre du tac au tac : « Là gros, tu te crées un besoin que tu n'avais pas avant ». Bien que traitant d'un sujet plus sérieux et plus profond, c'est dans ce même esprit que Jean-Yves revient sur la situation et l'avenir de la France.

C'est donc assez naturellement et avec bon sens que le discours de cet ouvrage aborde le sujet en traitant de l'élément de base de toute société : l'humain. En Occident en général, et en France en particulier, l'être est meurtri. Une introspection honnête et sans concession permet de constater que nous sommes devenus nihilistes. Nous ne croyons plus en notre civilisation et en la nécessité d'être solidaires les uns envers les autres. Quelques jours à peine avant que j'écrive ces lignes, une personne de mon entourage me racontait autour d'un café la mésaventure presque irréaliste, tant elle illustre l'indifférence choquante dont nous sommes désormais capables, qu'elle avait vécue : alors qu'il avait neigé quelques jours auparavant et que le gel persistant avait

rendu le sol très glissant par endroits, mon interlocuteur, ne se déplaçant qu'avec difficulté et des béquilles, avait chuté. Il était resté étendu une heure durant, ne parvenant pas à se relever de lui-même, tandis qu'aucun des passants dans cette rue pourtant fréquentée ne lui accordait la moindre attention. Si l'on avait autrefois coutume de dire "heureux comme Dieu en France", force m'est de constater, l'expérience de mes voyages parlant, qu'il n'est guère plus malheureux aujourd'hui qu'un Français en France. La défiance, la mesquinerie et l'apathie sont devenues l'attitude par défaut. Beaucoup ne le supportent plus et s'expatrient. Nous avons perdu le sens de la Cité et l'esprit de communauté dans les villages semble n'être guère épargné.

En quoi croyons-nous encore ? C'est en faisant l'état des lieux de l'instruction dans notre pays que Jean-Yves apporte les premiers éléments de réponse à cette question. C'est par ce que nous recevons et transmettons que nous perpéтуons ou abandonnons notre civilisation. Là encore, le constat est accablant. Dès les années 1970, l'instruction laisse peu à peu la place à la propagande et l'ingénierie sociale. Les savoirs fondamentaux et le goût de l'effort se perdent. Et alors qu'ils sont déjà confrontés à des élèves de moins en moins réceptifs, des programmes constamment remaniés qui n'ont plus aucun sens (du moins si l'on parle de la cohérence des contenus) et aux exigences folles du pédagogisme moderne, les enseignants doivent faire sans cesse plus de concessions à leur audience néo-"française" sous peine de perdre leur classe totalement ou d'être lâchés par leur hiérarchie (le *ou* employé ici étant bien évidemment inclusif, ce qui soit dit en passant est dans l'air du temps).

L'immigration massive et continue produit également d'autres perturbations dans ce qui nous reste de société. Même en mettant de côté que les afro-orientaux sont surreprésentés parmi les auteurs d'actes de trouble à l'ordre public, de délinquance et de criminalité, le bouleversement démographique en résultant finit par saper la cohésion nationale, créant une fracture entre ceux qui y voient une chance ou un moyen de rédemption et ceux qui

en subissent les conséquences au quotidien et en ont assez. La confiance des Français en l'avenir en souffre également. Le "vivre-ensemble" à l'évidence ne fonctionne pas. Et comment pourrait-il en être autrement ? La civilisation française est le fruit d'une histoire longue. Des familles qui se sont aimées, haïes, supportées, ont traversé ensemble les mêmes joies, peines, victoires et échecs pendant plus de quinze siècles. Elles ont construit la France au prix d'un travail opiniâtre, se léguant cette mission d'une génération à la suivante. Comment des gens arrivés il y a à peine quelques décennies d'un horizon mental et culturel totalement étranger au nôtre pourraient-ils rapidement trouver leur place parmi nous et ne chercheraient pas plutôt à se regrouper, ne serait-ce que par souci d'entraide ? Et dès lors que l'immigration est massive et qu'ils deviennent majoritaires dans certains endroits, est-il vraiment étonnant de les voir demander, sinon exiger, de ceux qui étaient là avant eux mais sont désormais moins nombreux, qu'ils s'adaptent ? *A fortiori* quand les Français doutent d'eux-mêmes. Et inversement, quel hôte ne tiendrait pas pour des rustres mal dégrossis ces nouveaux arrivants qui s'invitent à la table commune pour y poser les pieds ?

C'est ainsi véritablement une période de perte de nos repères que nous vivons, à la fois mentaux (instruction défaillante et modernisme technicien) et identitaires (méconnaissance de l'histoire et bouleversement démographique). Jean-Yves ne s'arrête toutefois pas au constat défaitiste de la victoire de la logique antisociale de la technique et de l'argent. Nous sommes manifestement allés trop loin dans l'automatisation et l'uniformisation, portés par la croyance que le progrès technique, notamment informatique, permettraient à terme de résoudre tous les problèmes y compris ceux apportés par ledit progrès technique. La nature humaine ne peut toutefois supporter indéfiniment cette exigence totalitaire de rationalité et cohérence individuelles constantes. D'autant plus que le Système lui-même semble avoir perdu la tête. De plus en plus de Français souhaitent sortir de la Matrice ou la reprogrammer. Et c'est sur la question de l'argent, intimement liée à celle de la technique, que notre

avenir semble se jouer et que notre espoir réside. En terminant le propos de son ouvrage sur l'exposé d'un système réglant la question de l'argent pour passer à un stade supérieur de notre civilisation et remettant la technique à sa place, à savoir au service d'une société organisée de manière pragmatique et efficace, restaurant ainsi les espaces de liberté et d'irrationalité nécessaires à des rapports humains sains et harmonieux, l'auteur nous indique que la partie n'est pas perdue et que l'histoire n'est pas encore finie.

Penseur et écrivain politique, Jean-Yves incarne également le triptyque du Français de tradition : paysan, ingénieur et écrivain. Charnellement attaché à sa Lorraine natale et à la France, ingénieur de profession et écrivain par vocation, il n'est pas un pur idéologue. Lui qui aime à citer cet aphorisme de Charles Péguy, « le kantisme a les mains pures mais il n'a pas de mains », prêche avant tout par l'exemple et pour l'exemplarité, tout particulièrement dans cet ouvrage. Si le principe doit guider l'action politique, sa mise en application ne peut en aucun cas être aveugle ni dédaigner les contraintes et aspérités du réel. Il rejette à la fois l'utilitarisme borné et le rationalisme désincarné. En outre, il rappelle que le messenger compte autant que le message qu'il apporte. Un vrai nationaliste aime la France et les Français : il se bat pour eux, pas contre eux. Relever la France est un travail de longue haleine qu'il faut entreprendre avec patience, assiduité et bienveillance. Quand bien même certaines circonstances particulièrement néfastes viendraient à s'améliorer considérablement, le pays ne serait pas encore tiré d'affaire. Car c'est bien notre imaginaire collectif, notre culture, notre communauté, en un mot, notre entre-soi qui sont malades. Pour tous, il s'agit d'un effort en premier lieu sur soi. Faire face aux contingences funestes et réapprendre à vivre. À être sainement, simplement... autrement.

Sylvain Hash, ingénieur des Mines, décembre 2022

AVANT-PROPOS

Les livres politiques que j'ai déjà écrits tiennent davantage de l'étude universitaire que de l'essai. Bien sûr, je me suis toujours arrangé pour y glisser mes opinions, ne serait-ce que par le choix des thèmes abordés et de l'angle sous lequel ils sont traités. Mais qu'il s'agisse des exposés sur le souverainisme, l'europhisme, le mondialisme, le modernisme, le traditionalisme, le gauchisme et même l'ingénierie sociale à travers la forme romanesque qui autorise pourtant plus de libertés, mes ouvrages politiques restent relativement dénués de développements purement personnels. Plusieurs raisons à cela : d'une part je voulais rester objectif dans le but de mieux convaincre, et d'autre part je ne me sentais pas suffisamment érudit pour proposer une pensée cohérente globale.

En réalité, il est possible de mélanger les genres, comme le font certains auteurs qui n'hésitent pas à relater des anecdotes personnelles dans leurs dissertations. C'est naturellement le cas de ceux qui ont eu des responsabilités importantes et une vie professionnelle foisonnante, comme Paul-Marie Coûteaux et Philippe de Villiers, mais c'est aussi le cas d'autres écrivains que j'apprécie, comme Francis Bergeron ou Ingrid Riocreux. Ce saupoudrage permet de donner du relief à des idées parfois abstraites, de faire mieux comprendre son point de vue, ou tout simplement de l'affirmer. Mais je voulais faire l'effort de donner le maximum de références et de sources à mes lecteurs, comme j'ai également tenu à le faire dans la préface¹ de *La théorie de la Propriété* de Philippe Landeux, dont je trouvais qu'il ne resituait pas suffisamment ses idées dans le contexte philosophique et la chronologie historique pour qu'elles puissent être acceptées et comprises justement par des universitaires habitués à ce que la lecture soit encadrée et la compréhension prémâchée.

¹ Voir annexe 1.

« À force de ne pas parler des choses, par élégance, on ne dit rien, et on l'a dans le cul ! »

Louis-Ferdinand Céline en verve ⁽²⁰⁰⁴⁾, *lettre à Albert Naud*,
citée par David Alliot

Il est donc temps pour moi de passer à une forme différente, beaucoup plus libre à la fois sur le fond et sur la forme, sans m'astreindre à un sujet précis ni à citer en permanence de quoi appuyer mes assertions, analytiques ou factuelles (en tout cas pas de façon académique, mais il y aura toujours des références, ne serait-ce qu'à travers les citations qui parsèment le texte, une façon de rendre hommage à ceux qui nous ont précédés et sans qui nous ne serions rien, et parce qu'il est ridicule de plagier et stupide de paraphraser ce qui a déjà été dit d'excellente manière).

J'espère ainsi que le présent pamphlet – puisque c'est à cette catégorie de texte qu'il se rattachera par la force des choses – sera plus fluide et plus enthousiasmant à lire que mes précédents écrits politiques. Il s'agit en outre d'un retour aux sources puisque bien avant de publier mon premier essai en 2011, je livrais des textes critiques sur des blogs créés à partir de 2005. J'avais même commencé un petit livre à l'esprit pamphlétaire sur la société dès 1999, alors que j'étais encore au collège, et dont la base a été reprise pour ce texte-ci. Ado et même préado, on me reprochait déjà de tout critiquer... On rétorque souvent aux objecteurs que si la critique est facile, l'art est difficile. Je ne crois pas que la critique soit si facile : elle demande des connaissances, de l'analyse, du courage, d'imaginer des contre-propositions, tandis que l'acteur peut justement se mettre à l'abri des critiques et continuer à faire n'importe quoi sous prétexte qu'il agit, même par conformisme, et toujours dans le sens dominant, sans avoir à se remettre en question.

« J'aurais peut-être pu faire flic, je suis pas chômeur à ce point. En tout cas pas homme politique, j'aurais peur de blesser quelqu'un. »

Les Fatals Picards, Canal Saint-Martin (2009)

Lorsqu'il s'agit de politique, il vaut mieux ne rien faire que mal faire, les conséquences sont moindres. Et quand elles deviennent vraiment graves, se pose toujours la question de savoir si elles ont été préméditées ou non, c'est-à-dire si les mauvaises décisions relèvent de la simple bêtise ou du pur sabotage. Choisir la seconde hypothèse est maintenant taxé de complotisme. Pourtant, l'analyse objective des faits est sans appel : avoir pris systématiquement les mauvaises orientations depuis des décennies ne fait pas des dirigeants qui se sont succédé des abrutis mais des traîtres.

Aussi, après avoir travaillé et documenté mes démonstrations, je reviens à mon style initial, bien que sans les exagérations absurdes d'un Laurent Obertone (pour ce qui est de sa trilogie romanesque *Guerilla*, car il est au contraire tellement tempéré dans son *Éloge de la force* qui a sans doute été si autocensuré qu'il n'en reste qu'un pâle guide de développement personnel) ni les outrances langagières de son compère Papacito (lui aussi finalement beaucoup plus mesuré qu'il en a l'air). Cela me fait penser aux sketches de Coluche ou Desproges que la plupart encensaient comme d'incroyables provocations tandis que d'autres en avaient peur, alors qu'ils étaient en réalité très consensuels.

Il ne suffit plus de « dire du bien de » comme d'autres évitent de « faire le jeu de » : il faut aller au fond des choses et dire la vérité malgré les connivences intellectuelles. Jeune adolescent, alors que j'avais la gâchette de la critique facile (mais pas trop), j'ai fini par croire à ce que l'on me disait pour me calmer : « c'est plus compliqué que ça », « tu comprendras quand tu seras plus grand », « ils savent ce qu'ils font », *etc.* Foutaises ! Les mêmes me disent aujourd'hui qu'« on n'y peut rien », que « ça a toujours été comme ça »... Ce sont encore les mêmes qui découragent les autres de ne rien faire qui puisse perturber leurs petites études méprisables, pour occuper des postes d'ingénieurs ou de bureaucrates minables, puis de fonder une famille dans un

environnement lamentable, pour finalement tenter de passer une retraite misérable...

Ne nous laissons plus intimider par le CV ou le statut social des experts en tromperies. C'est assez simple si on veut bien ouvrir les yeux, mais beaucoup préfèrent se comporter en autruches, faire comme si de rien n'était, continuer à jouer leur rôle, surtout ne pas sortir du rang, et la lâcheté se transmet de proche en proche, de génération en génération. Et ce qui était caché devient ignoré. Au fil du temps, les fous ont pris le contrôle de l'asile, et il faut porter les lunettes d'*Invasion Los Angeles* ou s'appeler David Vincent ou « sortir de la Matrice » pour réaliser que la France est devenue un asile à ciel ouvert.

« *Le Français prétend que la violence ne résout rien, parce qu'il croit que sa lâcheté a tout résolu.* »

Laurent Obertone, Guerilla (2016)

J'ai pensé à écrire un véritable pamphlet en février 2020, après la parution de *Combattre l'esprit gauchiste* et l'écriture de la nouvelle lovecraftienne *Le retour*² et en parallèle de la relecture de Céline, inspiré par la chanson *Retour à Célingrad* de Thiéfaïne que j'écoutais en boucle, alors en télétravail en Lorraine. J'avais peu de temps avant tenté d'écrire un spectacle sur le gauchisme mais le résultat, *Soirée gauchiste*, fut moins drôle et moins long que prévu et j'ai abandonné ce style³. C'est finalement en mars 2022 que l'écriture commencera. Le résultat s'intitule *Autrement*, parce que malgré la situation catastrophique qui prouve que nous avons raison, rien ne change pour autant, et il est donc temps de mettre en avant nos idées autrement, de faire de la politique et de la métapolitique autrement, de s'engager autrement, de réfléchir et de faire réfléchir autrement.

L'ouvrage récent du philosophe israélien Yoram Hazony, préfacé par Gilles-William Goldnadel et relayé par le Cercle Aristote, *Les*

² Voir annexe 3.

³ Voir annexe 2.

vertus du nationalisme, répond finalement à peu de questions et se focalise sur le sionisme et le nationalisme juif dont l'auteur prétend que les sources remontent à l'*Ancien Testament*. Ce n'est pas la référence dont nous avons besoin pour la France. La filiation de mon essai est à trouver dans le petit ouvrage militant de Dominique Venner, finalement trop optimiste mais souvent réédité, *Pour une critique positive* (1964). Parce que jusqu'à présent, nous avons échoué, n'en déplaise aux ravis de la crèche qui s'entre-persuadent que les idées de Droite, de Patrie et de Tradition sont en train de gagner dans l'opinion contre le gauchisme, le mondialisme et le progressisme. Ces connectés déconnectés sont victimes de leur propre propagande, bouclant dans un circuit fermé, où ils sont les *redpillés* contre les *normies* selon le vocable de l'*alt-right* américaine qui n'a rien à envier aux expressions non-genrées des débiles mentaux gauchistes, qui eux sont *indignés*, *éveillés (wokes)* et peuvent passer la *Nuit debout* comme tout bon travailleur diurne.

Il ne faut plus hésiter, sous de fallacieux prétextes de rassemblement, d'union, d'illusion d'être dans le même camp, à attaquer ceux qui empêchent notre victoire depuis des décennies. On ne fera pas l'économie de la critique radicale du milieu dit d'extrême droite, comme je le faisais dans les émissions de *L'instant caucasien* et de *La lance et le bouclier* entre 2018 et 2020, et comme je l'avais fait dès 2015 lors d'une conférence à Paris (qui aurait dû se tenir à Conflans-Sainte-Honorine, annulée le jour même à cause de menaces de gauchistes antifachistes qui ont poussé le propriétaire ecclésiastique à nous refuser sa salle paroissiale) à l'invitation de France Action Jeunesse qui n'a finalement pas diffusé la vidéo de mon intervention, jugée trop sévère à leur encontre. C'est d'autant plus dommage que je connaissais bien l'organisateur, un camarade de ma promotion de l'Institut de formation politique (promotion La Rochejaquelein, comme quoi ils ne sont pas si libéraux qu'on a pu le dire).

INTRODUCTION

« Avoir un système borne son horizon ; n'en avoir pas est impossible. Le mieux est d'en posséder plusieurs. »

Raymond Queneau, Journaux 1914-1965 (en date du 14 septembre 1920)

Bien qu'il n'y ait pas de sujet précis à ce nouvel ouvrage, et que j'aie de toute façon pris l'habitude d'aborder de nombreux domaines (histoire, philosophie, économie, droit, sociologie, psychologie, *etc.*) à travers plusieurs grilles de lecture (mondialisme, traditionalisme, gauchisme, technicisme, économisme...) pour traiter les sujets antérieurs – ce qui tient à mon appétence naturelle et mes études pluridisciplinaires – il existe néanmoins un fil conducteur : l'analyse de la société française et la place de la France dans le monde. Si pour cela je ne m'oblige pas cette fois à utiliser systématiquement les concepts, auteurs et essais de ceux qui sont passés avant moi, je ferai part de mon expérience personnelle, qui m'a permis d'emmagasiner beaucoup d'observations et de discuter de politique avec de nombreuses personnes, françaises comme étrangères, à la fois en tant que militant politique, ayant rencontré curieux ou sympathisants au cours de conférences et de séances de dédicaces, et en tant qu'ingénieur en systèmes d'information – domaine de l'informatique qui consiste justement à avoir une vision complète des échanges et des procédures dans des domaines donnés, en l'occurrence aussi bien techniques (génétique, aéronautique embarquée, agro-alimentaire) qu'administratifs (ministère du Travail, hôpital, recherche) – et donc en tant que consultant ayant croisé collègues, clients et fournisseurs, pour différents projets et sur moult sites, pendant plus de dix ans.

J'en profite pour faire remarquer que mon travail politique depuis plus d'une décennie ne m'a jamais (en tout cas à ma connaissance) porté préjudice professionnellement, alors que

certains commentateurs compulsifs au chômage planqués sur Internet sous dix pseudonymes et derrière trois VPN et parfois sur un autre continent, prétendent que *jaimer* un simple article sur les réseaux sociaux, consulter certains sites web ou faire son *coming out* lepéniste (pour peu que cela signifie encore quelque chose) fera de vous un paria chassé de son emploi et de son logement. J'ai même pu vendre des exemplaires de mes livres à certains collègues plus curieux que la moyenne – je regrette quand même l'absence de curiosité de la majorité d'entre eux, malheureusement représentatifs des Français : le journal de bord (un des premiers *vlogs* politiques) de Jean-Marie Le Pen, par exemple, émission hebdomadaire d'environ un quart d'heure qui dure depuis douze ans, fait extrêmement peu de vues, alors que son auteur est présenté comme le diable, politicien incontournable depuis plus d'un demi-siècle qui cristallise les haines ou les espoirs des uns ou des autres et que pour parler de lui, il est nécessaire de le connaître un minimum. Bref, il est tout à fait possible d'avoir une activité militante en parallèle de son métier à condition de rester respectueux et de ne pas faire de prosélytisme à tout bout de champ non plus.

C'est justement l'occasion de resituer le contexte de mon patriotisme inné et ce qu'il implique – je parle bien de patriotisme, qui relève du sentiment, et non de nationalisme, qui relève de la politique (le drame étant que beaucoup de patriotes soient trop « frileux », pour reprendre un adjectif du Système, pour oser promouvoir une politique nationaliste, que l'on qualifie simplement de « nationale » pour en atténuer la portée, comme on ne dit plus « nationalistes » mais « nationaux » dans le « camp national » pour paraître plus respectable aux yeux du Système). Politiquement, le nationalisme n'a pourtant rien de diabolique, il n'est que la recherche constante de l'intérêt national, l'intérêt supérieur du pays avant toute autre considération individualiste ou communautariste, corporatiste ou classiste. Ce n'est pas non plus la définition du fascisme (mussolinien) qui est totalitaire au sens où tout doit relever de l'État (dans cette acception, le communisme est également une

forme de fascisme – ces deux idéologies du XX^e siècle technicien sont d'ailleurs nées en même temps et leurs militants passaient aisément d'un bord à l'autre – en fait toujours dans le même sens qui conduit à renier le communisme).

Mon patriotisme d'enfant ne vient donc pas directement de l'histoire de France, du « roman national » comme disaient les républicains, qui l'assumaient en ce temps-là, ni de ses héros, qui sont venus par la suite. Apprendre l'histoire de leur pays pour les écoliers français est plus compliqué que pour les autres, car elle est à la fois plus longue et plus riche, ce qui d'ailleurs rend difficile de l'embrasser d'un bloc, comme on tente de nous la faire considérer. Il y a les grandeurs et les trahisons, les victoires et les défaites, les épopées et les drames, les inventions et les obscurantismes, les guerres civiles et les conflits extérieurs, tout cela nourri par une histoire des idées non moins diverse et subtile. Je le qualifie d'inné car il était relativement naturel.

« J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même. »

Guy de Maupassant, Le horla (1887)

Ce qui a forgé mon patriotisme de gamin ce sont les traditions, les cérémonies, les paysages, le patrimoine, bref, le sentiment d'appartenance. Peut-être une présence anodine comme tambour dès mes 8 ans à chaque commémoration militaire nationale. En tout cas aucune éducation particulière, du moins aucune éducation dans l'autre sens, un tropisme antinational souvent répandu dans les villes, mais j'étais un enfant de la campagne. Julien Rochedy a constaté que ceux qui aimaient leur pays étaient finalement ceux qui avaient eu une enfance heureuse. Dans *Uranus* ⁽¹⁹⁴⁸⁾, Marcel Aymé a noté que les communistes méprisaient le bonheur, aussi bien chez eux que

chez le peuple qu'ils prétendaient défendre et aimer, étaient revanchards, méchants, haineux même, préférant la pureté doctrinale et la dialectique à l'humain (contrairement à ce qu'affirment leurs slogans modernes). J'en profite pour comparer ce roman (et l'excellente adaptation de Claude Berri) avec *L'ombre au sommet*, mon propre roman sur l'ingénierie sociale, auquel on a souvent reproché de n'être pas assez littéraire et trop lourd en discussions politiques, aspect pourtant prédominant dans *Uranus*.

J'ajouterai à l'enfance heureuse une dimension de liberté, au sens du contrôle parental et social permanent : enfourcher son vélo, aller dormir chez un copain à l'improviste dans le village voisin, pouvoir faire ses expériences sans heurter un mur invisible à tout moment. Cela suppose que l'environnement soit suffisamment sécurisé et dégagé des contraintes automatiques du Système, même si des accidents sont toujours possibles. C'est cela que nous devrions pouvoir offrir à chaque génération. Cet amour originel de son pays est donc avant tout une nostalgie, un romantisme (d'où le goût parfois dangereux qui fait préférer aux nationalistes le panache dans la défaite à une victoire sans gloire), et ce n'est pas le poète Maurras qui dira le contraire, même si lui s'est rallié à l'Union sacrée (sa germanophobie était synonyme d'antisémitisme, tout comme la germanophobie d'un Rougeyron n'est que le paravent d'un anti-européisme, voire d'un anti-européanisme dans son cas) qui a entraîné la première boucherie du XX^e siècle, et a ensuite été trop lâche pour réaliser le « coup de force » qu'il prétendait possible, alors que le pouvoir était à portée de main, le 6 février 1934 (mais il ne fut pas le seul à reculer, citons aussi Maurice Pujo, le fondateur des Camelots du roi, et le colonel François de La Rocque, président des Croix-de-Feu – comme le général Boulanger avant eux), ce qui a dégoûté de l'« inaction française » les futurs cagoullards, comme le Dr Félix-Victor-Henri Martin, et des collaborationnistes comme Lucien Rebatet.

« Si l'antique monarchie se battait avec des soldats empoutrés sur un terrain choisi entre professionnels de la guerre ne se livrant alors qu'à une sorte de duel convenu entre deux armées encombrées de codes d'honneur et de règles chevaleresques, la République inventa la furie du boutiquier, le sacrifice du brave type, la conscription universelle, le courage obligatoire du clampin, le casse-pipe populaire, et le bombardement des civils. »

Rodolphe Crevelle, Michel Onfray, la République c'est la guerre ! (article du 24 novembre 2015)

En définitive, mon patriotisme n'est pas guerrier mais nostalgique et romantique, comme celui de Rodolphe Crevelle, que j'ai rencontré en 2012 et qui fut mon mentor sur le tard (2014-2016), et qui justement, bien que maurrassien dans une large mesure, refusait l'étiquette nationaliste, qu'il assimilait à une compétition internationale imbécile conduisant à des massacres (ce qu'a reconnu Robert Poulet à la fin de sa vie, pour qui la guerre n'était finalement qu'un jeu de rôle et une absurdité, comme l'a toujours dénoncé Céline), et préférait son concept d'*entresoi* (on pense aussi à l'*in-nocence* de Renaud Camus). Comme pour lui, c'est Alexandre Dumas qui m'a donné cette sensibilité, lui avec *Les compagnons de Jésus* et moi avec *Les trois mousquetaires* (que j'ai lu intégralement à neuf ans, après avoir vu l'excellente série animée hispano-japonaise éponyme), qui consiste en une rivalité entre les mousquetaires du comte de Tréville et les hommes de main du cardinal de Richelieu et du comte de Rochefort pour servir de leur mieux leur roi Louis XIII et la France. Autrement dit, même les « méchants » sont gentils !

En grandissant, je n'ai pas été attiré par la politique, c'est-à-dire la politique politicienne, la représentation locale, les institutions. Ce qui m'intéressait, c'était l'histoire, non pas l'histoire passée mais l'histoire courante, la politique comme faisant l'histoire. Cela passait dans ma jeunesse par l'histoire de la seconde guerre mondiale, que je connaissais par cœur, avec ce que la politique comportait comme possibilités : l'activisme, le renseignement, la

clandestinité... Ensuite, c'est la question sociale, l'injustice et les inégalités qui m'ont touché. Un témoignage comme celui de Raymond Pin, condamné à vivre « vingt ans dans la forêt », pour ne pas dire à la rue, m'a bouleversé, alors que j'étais jeune lycéen.

« À la vérité, je n'ai jamais été farouchement nationaliste. Le nationalisme est parfois en contradiction avec l'intelligence : un peintre de son pays, c'est « le plus grand peintre », un musicien de son pays, c'est « le plus grand musicien »... Non ! ce n'est pas vrai. Il y a des grands hommes partout, il y a, hélas ! des petits hommes partout. Il y a un nationalisme étroit qui déséquilibre les valeurs, qui est humiliant pour la sincérité. Tout ce qu'il y a de grand dans l'humanité est à tous les hommes ! Il ne faut pas morceler la beauté, la bonté, l'intelligence, les bienfaits de l'Histoire, les morceler en petits tronçons selon des frontières qui ont été bien souvent des frontières accidentelles. [...] Déjà nous avons comme motif la devise « Patriotes de tous les pays, unissez-vous ! » C'est encore bien plus que patriotes, c'est : idéalistes de tous les pays, unissez-vous pour donner l'équilibre au monde. [...] Voilà, mes chers camarades, comment vous devez envisager l'avenir ; l'envisager en grand ; reconstituer la grande Unité européenne, des gens de la même race, du même sang, de la même culture, avec le rayonnement spirituel, avec la même puissance matérielle ; mais orienté aussi vers la fraternité avec l'univers, avec la justice dans l'univers. Pas seulement la justice sociale à l'intérieur de nos pays, et qui dépasse de loin le cadre de misérables syndicats embourgeoisés ; mais la justice sociale entre tous les hommes et tous les peuples ! Et c'est là aussi que la question du racisme trouve son épanouissement et sa justification : non pas aimer sa race contre les autres races ; aimer sa race pour qu'elle soit puissante, mais respecter aussi les autres races ; et les aider. Être leurs frères, parce que les hommes sont nos frères. Pas de préjugés, pas de haine ! »

Léon Degrelle, À bâtons rompus (1975)

C'est justement ce que pensait Degrelle, qui s'était battu depuis les débuts de Rex contre le marxisme et le communisme non pas pour se placer du côté de la bourgeoisie (au contraire, lui qui disait que « le bourgeois ne comprend qu'à l'instant précis où il est raccourci d'environ vingt centimètres ! ») mais parce qu'il était pour la réconciliation des classes, ce qui est finalement l'objectif réel du nationalisme. Cela dit, personne n'a le monopole de la mesquinerie, et qui a côtoyé les classes laborieuses ou assistées, les ruraux comme les prolétaires urbains, sait que ces derniers ne sont pas plus sains d'un point de vue moral et spirituel que les bourgeois, et moins encore que les aristocrates, même, et surtout, s'ils sont déçus. En France, seul le villiériste Guillaume Peltier prône depuis une paire d'années cette réconciliation des classes – ne remontons pas au collaborationniste Fernand de Brinon – (contrairement à Alain Soral, qui malgré le nom de son association Égalité & Réconciliation et de son éphémère parti dieudonniste Réconciliation nationale, torpillé par l'imposteur opportuniste Thomas Nlend, campe sur des positions marxistes) avant qu'Éric Zemmour ne la fasse sienne suite au ralliement de l'ancien vice-président des Républicains à sa campagne présidentielle.